

Pages 2 et 3 :

DE L'AFFAIRE PIERRE GOLDMAN A LA LUTTE ANTI-JUDICIAIRE

MARGE

MARGE N° 5 - Janvier 1975

PRIX : 2,50 F

Directeur de la publication :

Gérald DITTMAR

Editeur S.A.R.L. « MARGE »

341, rue des Pyrénées
75020 PARIS

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1975

Composition et Imprimeur :

IM.PO., 65, rue du Fg-St-Denis
75010 PARIS

N° de Commission paritaire : 55 885

Tirage : 10 000 exemplaires

On collaboré à ce numéro :

Jean-Pierre RODIER,
Chantal BOUVIER,
Gérald DITTMAR,
Jean ZASLAWSKI,
Simone LARAZET,
Richard PINHAS,
Myrtille CHAUMONT,
Jean-Louis LESOR,
Patrick DUVAL,
Jacques LESAGE de La HAYE,
Pierre CARNAJAC.

MARGE VA CREVER ?

Voilà c'est clair, ce numéro de « Marge » sera le dernier si un grand mouvement de solidarité et de soutien au journal ne se manifeste pas.

Il serait possible de faire un bilan, il permettrait peut-être à ceux qui n'ont jamais lu ce journal de mieux comprendre ce qu'il a voulu être, ce qu'il a essayé de transmettre. Toutefois, nous pensons que nombreux sont ceux qui en ont assez des bilans, que tous nous sommes las, fatigués, saturés des analyses et des explications.

C'est pourquoi nous nous contenterons de rappeler que « Marge » a été créé il y a maintenant plus de huit mois, que l'objectif visé était enfin de donner la parole à ceux qui ne l'ont jamais. C'est ainsi que dans les premiers numéros de « Marge », des voyous, des fous, des déserteurs, des détenus, des immigrés, des drogués, des homosexuels, d'anciens prisonniers ont pu s'exprimer dans les pages de ce journal.

Il est assez simple d'imaginer à partir de ces quelques exemples comment « Marge » a été vécu par les « moralistes » pourfendeurs de la déviance en général au nom de la norme reconnue par leur seule scientificité. « Marge » est devenu la cible de beaucoup. Nous avons eu le droit, au moment le plus fort des révoltes dans les prisons, à une descente en règle de la police française avec perquisition dans les meilleures traditions, de cela personne n'a parlé.

Nous avons été l'attaque de toutes sortes où l'amalgame était roi, on nous a prêté les projets les plus démoniaques, des personnes très intégrées nous ont dit que nous tentions de récupérer les marginaux, alors que marginaux nous le sommes depuis toujours, avant bien d'autres et qu'à aucun moment nous n'avons voulu parler au nom de quiconque, sinon qu'au notre propre, d'autres nous ont taxé de vouloir institutionnaliser la marginalité alors que nous luttons contre le pouvoir de l'institution en général ; quelles que soient les formes qu'il revêt, les politiciens et théoriciens étaient agacés par nos discours car ils n'arrivaient pas à nous situer dans leurs projets, c'est-à-dire qu'ils ne parvenaient pas à nous récupérer malgré leurs tentatives nombreuses de séduction.

La vérité est ailleurs bien sûr. Ce qu'il faut dire tout simplement, c'est que « Marge » est un journal qui dérange, qui brouille toutes les cartes.

C'est un peu le journal du diable qui de plus osait se présenter sous la bannière de satan. Ceux qui parlent de normalisation sont toujours surpris de se retrouver si nombreux.

Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?

La chute de « Marge » ce n'est encore et toujours qu'une victime de plus de la société marchande et spectaculaire.

Nous nous sommes battus et nous continuerons de nous battre contre les normalisateurs, contre les totalisations, contre tous ceux qui tentent de nous coder dans de savantes théories misérables, de nous réintégrer dans d'infâme misères théoriques ou de nous enfermer dans de somptueuses pratiques misérabilistes.

Il y aurait encore beaucoup à dire. Mais il est préférable que nous nous arrêtons là.

En ce lieu même où ceux qui déjà se réjouissent de notre mort vient se confondre notre tristesse et notre colère.

Nous ne voulons pas croire que notre révolte aura été vainue.

POUR QUE « MARGE » NE CREVE PAS,
POUR NOUS SOUTENIR
DANS NOTRE COMBAT,
ABONNEZ-VOUS OU SOUSCRIVEZ

A

« MARGE »

C.C.P. La Source 34 541-26

DE LA LOGIQUE COMME MÉTHODE D'EXTERMINATION

« Logique », « rationnel », et par un intéressant glissement de sens, « raisonnable », autant de mots et de pouvoirs qui sous-tendent la vie sociale et sa représentation. Le rationnel est non seulement le mode du discours scientifique, mais de tout discours, qu'il soit moral, politique, marchand ou sentimental, il organise la production, conditionne les mentalités, dessèche les désirs. Si l'irrationnel parfois surgit c'est comme contrepoids à trop de rigidité et dans des formes bien déterminées comme tendance ou règne de la mort, c'est la religion, le racisme, le nationalisme et lorsque la machine s'emballe, le fascisme. Le capital sans ses technocrates du rationnel est aussi impuissant qu'un Etat sans police.

La dictature de la raison étend ses ravages bien au-delà du pouvoir dominant, elle englobe ceux qui croient lutter contre lui, les révolutionnaires logiques, les maniaques de la programmation — les disciples de l'Histoire, ce nouvel ordinateur de notre subjectivité.

Tout ce qui essaye d'exister doit passer par le discours linéaire de la raison qui lui donne forme, la raison alors sépare en classifications, catégories, sous-catégories, schémas, équations, tout ce qu'elle n'englobe pas, n'enferme pas, est exclu, rejeté dans l'informel, refoulé ou détruit. Son travail est d'abord un travail de réduction, d'élimination des différences — le fou, le rêveur, le vagabond, l'enfant sont autant d'anormaux. Ils doivent être éduqués, c'est-à-dire soignés. C'est le règne de la normalité et de l'objet. Nous avions presque oublié que nous avions un corps, des gestes, des sensations.

Nous pensons qu'il est temps que ce qui est enfoui soit ramené à la lumière, que l'occulté devienne manifeste.

Nous déclarons la guerre aux rationalistes de toute obédience, fabricants de marchandises ou de systèmes.

Nous déclarons la guerre aux psychanalystes comme ceux qui réintroduisent — de force — la raison dans le lieu même où elle s'anéantit.

Nous déclarons la guerre aux moralistes, aux tenants du savoir, aux hystériques de l'analyse, aux disséqueurs de textes, aux technocrates.

Nous déclarons la guerre à l'idéologie scientifique et à toutes les idéologies.

A tous les spécialistes, y compris aux spécialistes de la pensée.

Nous voulons libérer ce qui doit dans nos corps et nos têtes — nos fantasmes — et les matérialiser. Nous voulons nous livrer aux couleurs, aux sons, aux odeurs, aux formes, aux sensations. Nous affirmons la sensibilité et l'intuition comme méthode de connaissance, nous nous méfions de la vieille intelligence.

Nous ne pensons pas que pour comprendre un individu, un texte ou un paysage, il soit nécessaire de l'expliquer ; simplement d'établir avec lui des niveaux d'interférence, de correspondance,

nous ferons passer dans l'étouffement des cloisonnements et des séparations des analogies explosives. Nous introduirons le rêve et l'inquiétude dans l'ordre et la normalité, nous ferons entrer la végétation dans les villes.

Ce qui nous unit ce n'est pas d'abord une analyse mais une révolte furieuse et pratique, une affinité, qui est aussi une connaissance, mais que nos ennemis ne se réjouissent pas trop tôt : nous saurons aussi à l'occasion nous servir de la raison, notamment pour étayer nos institutions, nous sommes aussi capables d'analyses.

Un révolutionnaire doit pouvoir parler de ses désirs et de ses rêves et les rendre pratiques. C'est l'irréductible de notre révolte. C'est ce qui reste malgré tout d'irréductible dans l'art. Mais nous devons détruire l'art comme séparé et intégré, et faire surgir le désir là où on ne l'attend pas. Nous serons imprévisibles.

Peut-être la philosophie doit-elle être réalisée, ce n'est pas sûr. Ce qui est sûr c'est qu'il faut maintenant réaliser la poésie, nous dessinons ainsi l'approche d'une nouvelle pratique politique.

Nous devons aboutir à ne plus pouvoir dire d'un discours qu'il est théorique, littéraire, philosophique, ou poétique, à ne plus pouvoir faire entrer la pratique dans les schémas habituels de compréhension, à ce qu'il soit impossible de lui coller une étiquette idéologique. Nous devons aboutir enfin à la fusion de la théorie et de la pratique, l'une étant inadmissible sans l'autre, l'une et l'autre se construisant mutuellement. Il nous faut intervenir avec toute notre subjectivité dans des lieux et avec des moyens nouveaux. Ils ne sont pas à définir mais à inventer. Nous luttons à la fois sur le plan économique, politique, culturel et plus encore.

Notre tâche est de venir à bout des vieilles contradictions : manuel-intellectuels, rêve-état de veille, pensé-vécu, subjectif-objectif, théorie-pratique, matière-pensée (cette opposition n'a déjà plus de sens pour nous, nous préférons parler d'énergie et de rencontres d'énergies).

Certains qui partaient d'un lieu séparé ont cherché ce point où s'abolissaient toutes les contradictions. Nous pensons non seulement que ce point existe, mais que nous allons le trouver. On verra alors que ce n'était pas un point mais une certaine manière pulsionnelle de vivre.

Nous ne luttons pas dans un lieu particulier de notre misère avec des armes particulières. Notre lutte est totale comme notre désir.

Nous serons à la fois cohérents et rêveurs, lucides et passionnés.

Ce texte n'est qu'une approche et demande à être repris, affiné ici et ailleurs. Mais il se pourrait bien que pour un certain nombre d'entre nous, son développement sera notre vie même.

Jean-Pierre RODIER.

LE RÉQUISITOIRE

Fantastique mascarade

Vous avez extrait cette dent de sa cellule

Trainé par les pieds

Menotté

Crâne à dalle

Pantin désarticulé des képis

L'homme est là, nul et nu vermine

Sur le bois vermoulu de la Justice.

Thétis a vécu

Mais non

N'a jamais vécu

Les becs enfarinés

Les birbes

Chafouins chauves binoclés tordus hideux

Spectres

S'éparpillent

Toques fourrures de chats-fourrés hermine

Sur le bois verni dur de la Justice.

L'huissier nain grichu fait ouin-ouin

Mais mâche poivre et sel sa moustache

Lui permet de manger ses mots.

Accusé levez-vous

Taisez-vous

Emmenez l'accusé

L'audience est levée.

Assez d'assezateurs et de robes magistrales

C'est la fête aux pingouins

Trop parler nuit

C'est un bavard et un hâbleur

Se taire nuit

C'est un hypocrite et un sournois

Vous n'aurez pas gain de cause

Il y a toujours des témoins pour le prouver.

Ils défilent

Torves

Très honnêtes

Rougeauds

Loin de la bibine et de bobonne

C'est le jour de gloire

Et les experts

Mort au pervers

Psychopathe

héritéité chargée irrécupérable.

L'avocat brille

Effets de manche

Et mouche du coche

Sa famille

Education déplorable

Nous avons tant souffert

Circonstances atténuantes

Combien ?

Nous les ferons !

Et c'est la magistrate envolée

Escadrille de corbeaux

Poils luisants

Reflets d'argent

Pie qui chante

Regard accusateur

Index toge pointée

Rampez chien puant chacal

Abject individu

Le bague

La guillotine

Honte innommable et chancré

Pustule de la Société

Soyons fermes

Evitons le piège de l'indulgence

Faiblesse indigne

La France

Nos aieux

Vingt siècles nous contemplent

Ce bras vengeur

Bras droit de la Justice

Doit foudroyer

Cette bête immonde

Couché !

Dieu y pourvoira

Le ciel soit avec nous

Et pas avec lui.

Amen.

Terre, tu n'as pas fini de vomir tes crachats

Les hommes pullulent bouillon de culture

Abcès lèpre machine à cadavres pourriture

Et volatilisation apocalyptique de la mort.

Jacque LESAGE DE LA HAYE.

Nous tenons à la disposition des « Comités Justice Pierre Goldman » ou autres, ce numéro de « MARGE » consacré en partie à « l'affaire Goldman ».

Nous appelons toutes les personnes susceptibles de nous donner des renseignements sur l'affaire Pierre Goldman ou des témoignages personnels sur l'institution judiciaire à prendre contact avec nous.

Les articles sur Pierre Goldman ont été rédigés par Jean Zaslawski, Simone Larrazet, Gérald Dittmar, Myrtille Chaumont, Jean-Louis Lessor, Patrick Duval, membres des « Comités Justice pour Pierre Goldman ».

DE LA LUTTE ANTI-JUDICIAIRE

Cette fois ça y est, elle a rebondi. Il existe aujourd'hui une mobilisation. Elle s'est cristallisée sur Pierre Goldman. Elle existe c'est un fait, rien ne servirait de la nier, voire de la critiquer. On pourrait, bien sûr, s'étonner de l'importance de cette mobilisation et s'interroger sur les raisons, pas toujours très claires il est vrai, de ces nouveaux mobilisés. Ils découvrent le caractère odieux de la machine judiciaire et c'est tant mieux. Il n'est pas question de leur reprocher ni de leur demander pourquoi ils n'étaient pas là lorsque Patrick Mirval a été assassiné à la prison de Fleury-Mérogis, ni à Colmar pour crier avec Serge Livrozet « Pourriture de justice ». Ce qu'il faut c'est que nous nous demandions sur quelles bases cette mobilisation va pouvoir s'étendre, ce que nous allons faire, où et comment pour déconstruire cette machine à briser les hommes. La question de l'innocence ou de la culpabilité de Pierre n'est pas en elle-même principale. Ce qui doit faire problème, c'est pourquoi, comment, et au nom de quoi des hommes sont capables de juger et de condamner à mort, à perpétuité ou à des années de prison et cela en assises ou en correctionnelle, des hommes et des femmes qui ne sont, dans les crimes que l'on leur reproche, que les produits même de cette société qui aujourd'hui les condamne. Pierre n'est pas le premier à avoir été condamné à perpétuité au nom de la déviance et de la normalité, il ne sera pas non plus le dernier. Ce qu'il a fait c'est au nom de son droit à la différence, ce que beaucoup n'ont pas compris ou entendu, pris dans sa propre perte et dans son désarroi.

Ce que nous devons aujourd'hui dire, c'est que la peine de mort existe encore en France, dans cette société soi-disant libérale, et que des hommes seront condamnés demain au châtiment suprême parce qu'ils seront sortis de la norme admise et reconnue. Ce que nous devons, aujourd'hui dire, c'est que des hommes seront demain condamnés à des peines de prison, à perpétuité ou à dix, vingt, trente années de prison. Ce que nous devons faire aujourd'hui c'est dénoncer cette ignoble machine et le rôle d'une certaine presse qui, au nom des grands principes de la bourgeoisie triomphante, déforme la vérité et se fait l'allié des juges ou jurés en conditionnant une opinion publique abrutie prise entre un morceau de publicité pour les lessives « machin » et la relation des faits.

C'est pourquoi nous ne pensons pas qu'il s'agisse de se battre ou non pour prouver l'innocence de Pierre, de cela nous n'avons rien à faire, mais de se battre pour prouver la culpabilité de cette machine justice-prison. Notre axe de lutte ne doit être, ne peut être qu'une lutte élargie et généralisée à l'ensemble de l'institution justice, pour que Pierre et tous les autres puissent demain avoir leur procès cassé et pas seulement celui de Pierre, car tous les procès d'assise ou en correctionnelle sont injustes, que tous les justiciables sont innocents et que le seul grand coupable c'est ce système.

Nous le savons tous, la justice est pourrie. C'est au nom des mêmes principes que l'on torture en Allemagne, en Espagne ou ailleurs, que l'on assassine dans les prisons, que des adolescents s'y suicident, que l'on prononce des condamnations à mort, à perpétuité ou autre.

C'est pourquoi, c'est en s'unissant sur la base claire d'une lutte anti-judiciaire généralisée, que nous prouverons l'innocence de Pierre et de tous ces camarades, injustement condamnés.

Pour la suppression de l'institution justice ;
Contre la prison ;
Pour Pierre et tous ses camarades ;
Organisons-nous.
Ce n'est qu'un début



Pierre Goldman devant la cour de la Sorbonne le 23 janvier 1966. (Photo Kagan.)

L'AFFAIRE PIERRE GOLDMAN PEUT-ELLE NOUS UNIR POUR DÉVELOPPER LES LUTTES CONTRE L'APPAREIL JUDICO-POLICIER ?

Pierre Goldman n'est pas seul, un millier de personnes se sont réunies dans l'amphi Richelieu à la Sorbonne, vendredi 20 décembre, pour lui manifester sympathie ou soutien. Mais aussi des milliers d'autres se mobilisent en ce moment à travers le pays pour essayer de « faire quelque chose pour Pierre ».

Néanmoins, Pierre Goldman risque de se retrouver bien seul d'ici peu, si comme il a demandé d'ailleurs le combat mené pour lui ne devient pas une lutte pour toutes les victimes de cette justice pourrie.

Or, vendredi soir, le moins qu'on puisse dire c'est que les prises de position et les propositions d'action étaient antagonistes et disparates. Nombreux étaient ceux qui reportaient l'amertume à la bouche se disant que pour la énième fois ils avaient assisté aux joutes oratoires de révolutionnaires séniles en quête d'une audience plus grande que celle d'un salon.

Cependant qu'on ne s'y méprenne pas, les positions défendues par le Comité Justice pour P. Goldman sont claires :

— prouver son innocence dans l'affaire du boulevard Richard-Lenoir, et tout faire pour que le procès soit anéanti ;

— montrer comment à tous les niveaux de l'appareil judiciaire on fabrique un coupable, en particulier en appelant tous ceux qui ont été confrontés à ces rouages policiers ou judiciaires à rapporter leur expérience en vue de la rédaction d'un livre blanc.

Pour autant, le comité ne se pose pas en gardien et garant d'une ligne à suivre dans le cas de cette affaire et des actions plus générales qui peuvent se développer à partir d'elle ou d'autres. Un comité n'est pas un parti, tout le monde le sait, mais il n'est pas négligeable de le rappeler ici, car beaucoup semblent attendre des mots d'ordre et des directions précises. Le comité ne veut jouer qu'un rôle de coordination et d'information pour ceux qui souhaiteraient participer à la rédaction du livre blanc lequel dénoncera l'institution judiciaire telle qu'elle fonctionne dans notre société, et non seulement aux assises mais aussi en correctionnelle chez le juge d'instruction et chez les flics, au procès et avant le procès.

Si l'on a bien compris cette position, il me semble malhonnête de dire que la lutte impulsée par le comité est une affaire privée qui s'attache à régler le problème d'un ami juif, gauchiste et intellectuel, même si certains se sont mobilisés parce que c'est à ce niveau qu'ils se reconnaissent en P. Goldman.

Cent mille personnes par an ont affaire à cette machine, trente mille personnes sont en permanence en prison, c'est à ceux-là que Pierre Goldman nous demande de prêter attention et soutien, c'est par ceux-là que je me sens concerné.

Pour autant il m'apparaît injuste de dire que la culpabilité ou l'innocence de Pierre dans l'affaire du boulevard Richard-Lenoir sont secondaires par rapport à la lutte engagée contre l'appareil judiciaire en France. Injuste parce que Pierre crie son innocence depuis le début et qu'engager la lutte à ce niveau c'est démythifier pour beaucoup le caractère d'infiaillibilité et de partialité que tente de se donner la machine, c'est donc en conséquence aider à la défense de tous les prévenus qui sont dans une situation semblable à celle de Pierre.

Injuste surtout car lorsque nous aurons démontré comment l'appareil juridico-policier peut d'un innocent faire un coupable (les cas en sont multiples, suffit de rechercher l'information), il sera plus clair pour tous que même un coupable ne peut être concerné par une justice qui fonde son action sur le ressentiment et les vengeances.

Pour autant au plan d'une analyse plus générale, on peut dire qu'être innocent ou coupable cela n'a pas grand sens dans cette société pourrie où l'appareil judiciaire sert et protège ceux qui ont organisé le vol et l'assassinat à une échelle qui n'a pas de commune mesure avec les délits commis par le plus grand nombre de ceux que l'on incarcère. On ne trouve pas dans les prisons les truands qui nous exploitent. Lutter pour Pierre c'est donc :

— lutter pour faire éclater la vérité sur l'affaire du boulevard Richard-Lenoir ;

— lutter pour démasquer la machine judiciaire et sa loi inique ;

— lutter pour détruire toutes les taules qui nous asservissent et nous humilient.

**POUR CONTINUER
ON A BESOIN DE FRIC**

SOUSCRIVEZ :

MARGE, C.C.P. La Source 34 541-26

L'ACCUMULATION PRIMITIVE DE LA COLERE

Je saisir le développement de ma vie comme l'histoire de ma révolte, de mon insoumission devant la tentative de l'appareil social tout entier de me réduire, de m'assimiler. Ça fonctionne par stades successifs qui partent de l'individu, passent par la famille, l'organisation de l'espace quotidien, la religion éventuellement, l'éducation obligatoire, l'armée souvent et le travail pour aboutir à l'intégration réussie. Le quelqu'un social arrivé sans heurt au bout du processus n'est plus qu'un être abstrait, un rôle.

Cette tentative vient de loin, notre colère aussi, il paraît même que l'on ne fasse rien pour éviter que la naissance ne soit un passage dououreux, sans doute trouve-t-on là, quelque part, une valeur d'initiation. Et puis vient l'enfance ballotée entre l'affection possessive et les répressions, avec l'apprentissage du bien et du mal, nous qui nous sentions si bien vivre par-delà. La découverte du monde extérieur nous apporte la découverte de notre cloisonnement, de l'architecture de consommation. Nos parcours dans la ville et en dehors de la ville, seront décidés, selon des fonctions sociales bien précises, refoulant le jeu là où il ne remet rien en cause, c'est-à-dire dans les jouets infantiles. Notre créativité déjà se referme et nous referme encore plus dans la sécurité familiale, c'est-à-dire notre dépossession de tout. Les paysages resteront pour nous des mythes ou des curiosités exotiques, nos corps des énigmes inquiétantes. Déjà se construisent nos mécanismes de défense. La machine devient plus précise, le vieillissement s'accélère avec l'école cadre unique et insupportable de notre enfance ; de notre adolescence. Dès qu'un gosse, déjà passablement crétinisé, arrive à tenir un discours dit raisonnable, on s'enpare de lui pour lui apprendre à être plus raisonnable encore, c'est-à-dire plus policié, plus dépersonnalisé. On l'enfourne pour de bon dans le grand colimateur de la normalité et du profit.

Ce rapt de l'enfance s'appelle école, lycée, la famille fait semblant de s'effacer, mais ce n'est que pour mieux déléguer ses pouvoirs. Dès lors le pacte famille-école fera du gosse où dorment toutes les possibilités et tous les dépassements, un presque adulte chez qui la vie est devenue une habitude, la tête pleine de débouchés, de revenus de nostalgie. Rien ne pourra faire que le lycée

ne soit un lieu où l'on s'enferme. On a le droit de s'en évader à heures et périodes fixes mais c'est pour retourner dans l'enfermement plus différencié et plus douillet de la famille. Entre ces deux pôles, voleurs d'énergie s'étendent des lieux « plus libérés » la rue, les cafés... « l'extérieur », là où les rencontres et les aventures deviennent possibles. Lycéens et lycéennes tentent d'y tisser, comme furtivement le réseau de leur vie affective et du rêve qu'ils en ont. Le lycéen est trié, éduqué, culpabilisé, classé par âge, par origines sociales, par « aptitudes », comme ils disent voire par sexe ! sommé de passer dans la section supérieure, la compétition déjà ! Il est plus contraint de subir un discours inutile ou dangereux : l'Historie (de France) ou ce qu'on retient d'elle pour justifier l'idée qu'on s'en est faite une fois pour toutes, où s'agitent des saints nationalistes, un peuple idolâtre et bégayant ses héros de l'expansion et de l'ordre ; ses langues qui mortes ou vivantes restent toujours mortes pour nous, comme le reste. Ses sciences loin de notre vie réelle, une littérature épurée où l'on parle quand même de désir et de révolte mais pour mieux les étouffer, pour mieux ne pas les vivre, littérature cadavre comme la philosophie, avec au bout le bac : ce torchon qui, à ce qu'on dit, ouvre toutes les portes mais ce qu'on ne dit pas c'est que ces portes s'ouvrent sur l'usine ; le bureau ; l'exploitation, la fac pour retarder un peu l'échéance et se faire illusion, sur l'armée ou le mariage, sur la solitude violente dans la ville et quoi encore !

Le lycée c'est quinze ans de votre vie volés par le pouvoir, quinze ans d'ennui et d'abrutissement. Ce n'est pas pour rien que le lycée a toujours valorisé ce qui allait contre cette institution où sa vie se perd, le chahut, les cours séchés, les transgressions de toute sorte, l'éveil de sa vie sexuelle, jusqu'aux affolantes vacances familiales où il se trouve encore plus seul et plus impuissant.

De tous, le lycéen est l'être social le plus dépossédé, sans initiative et sans choix, il n'a aucun droit des adultes on lui laisse ceux de la jeunesse ! Attendre et se taire. Tout ce qu'il croit savoir on lui a soufflé, tout ce qu'il désire on a fait en sorte qu'il l'ignore. Pendant ce temps on nous raconte des salades sur l'adolescence.

Nous savons mieux que quiconque que l'adolescence lycéenne c'est un corps malade de désir qui s'étiole dans la grisaille des villes, qui ne se reconnaît ni dans sa vie ni dans celle des autres.

Quand donc avons-nous eu le temps de découvrir nos corps, la possibilité de faire monter nos désirs au grand jour ?

Quand donc avons-nous eu le temps de jouer, de nous inventer des jeux et des rencontres, de voyager, d'aimer, de jouir ?

Qu'on en finisse. Il n'est plus question d'essayer d'arranger les choses, de démocratiser, d'aromatizer. Il faut gueuler sa colère et la faire passer coûte que coûte — et vite.

Nous avons déjà laisser massacrer notre enfance, on ne remet pas impunément sa libération à demain, car peut-être demain nous aurons dirigés, digérés.

Nous avons toujours remis à plus tard l'espoir d'agir sur notre vie, du primaire, au secondaire. Des petites classes aux grandes classes. En se disant plus tard, avec le bac, pouvoir quitter sa famille, organiser sa vie soi-même ; faire enfin ce que l'on souhaite plus tard... mais plus tard c'est la nécessité du travail ou quoi, c'est l'isolement dans les décors industriels, loin du rythme des saisons, les envies multiples qui se brisent. Plus tard n'existe pas. Tout ceci n'étant qu'un très lent mais très sûr processus de destruction.

C'est tout de suite qu'il faut intervenir dans notre vie. Prenez des initiatives. Prenez vos désirs pour des nécessités.

« Marge » existe qui cristallisera nos désirs et les répercuttera comme autant d'explosions à la gueule de nos oppresseurs.

« Marge » allumera des incendies d'un nouveau genre au centre des lycéens et autres machines à tuer le temps, le nôtre.

Le temps presse, nous presse. Tant que nous ne nous en serons pas emparés pour nous. Longtemps la colère s'est accumulée en nous, elle est la force qui déconstruira notre ennui, notre aliénation, elle est aussi tout ce que nous affirmons par-delà la répression.

Il faut descendre au fond de la colère, nous en ramènerons des armes et des images solaires.

Notre révolte ne fait que commencer

« MARGE. »

Abonnements à « MARGE »

10 numéros : 25 F

de Soutien :

10 numéros 100 F

SOUTENEZ « MARGE »

et son combat

On a besoin de fric

envoyez-nous en

SOUSCRIVEZ

Nom

Prénom

Adresse

« MARGE »

C.C.P. La Source 34 541-26

NOËL

Noël, fête des enfants ? Allons donc ! Fête des profiteurs, oui ! Fête de la marchandise avec sa publicité partout, toujours comme un grand lavage de cerveau ; avec ses cadeaux obligatoires de plus en plus chers, de plus en plus nombreux, de plus en plus idiots. Tout ce luxe inutile qui nous étouffe. On fait semblant d'échanger sa joie, on ne fait que montrer son compte en banque. Les grands magasins sont les temples où se rend le culte du capitalisme et de l'exploitation.

Le gosse ne représente plus une personnalité qui se forme, avec son envie de rire et de vivre mais uniquement une certaine quantité d'argent. Les marchands, les psychologues, les sociologues, manipulent en se frottant les mains le grand marché de l'enfance.

Et quels jouets ? Ceux que décident les adultes selon l'idée étiquetée qu'ils se font de l'enfance et l'abrutissement du monde où ils vivent. Le gosse jouera à la femme au foyer, au guerrier, à l'homme d'affaires ou au policier. Encore faudrait-il qu'il le mérite, qu'il se soumette au chantage punition-récompense, qu'il disparaisse derrière la volonté des autres.

Ce n'est pas pour rien que Walt Disney, le grand industriel, continue à faire bouger ses tristes bestioles. Que son Robin des Bois envoie les écrans, les ondes, les boîtes de camembert et les cahiers d'écoliers, en dit long sur la pauvreté d'imagination de notre époque, sur sa soumission totale au profit.

Si les enfants rêvent maintenant de mitrailleuses, il se pourrait bien qu'un jour ils rêvent de brûler l'ennui qu'on leur fabrique.

L'envie inculquée aux gosses devant les étalages de marchandises ne nous fera pas oublier

leur envie de jouer avec leur corps, de courir dans les espaces libres.

Le dérisoire sapin de Noël ne nous fera pas oublier les forêts.

Nous ne sommes pas prêts à supporter l'insupportable :

— le merveilleux monnayable ;
— la destruction de l'enfance par la marchandise ;

— le vampirisme des profiteurs ;
— l'abrutissement organisé et rentable.

Pour libérer l'enfant des marchands et des oppresseurs de tout accabit, nous sommes prêts à pas mal de violence.

Les enfants de « MARGE ».

**Envoyez-nous vos articles
collectifs ou individuels**

Venez nous voir !

PERMANENCE « MARGE » :

TOUS LES APRES-MIDI

de 15 heures à 19 heures

341, rue des Pyrénées

75020 PARIS